

PERRINE LE QUERREC

RUINES



Postface de Manuel Anceau

TINBAD
POÉSIE

Perrine Le Querrec

Ruines

Tinbad, 62 p., 12 euros

Il fallait cette métaphysique du détail – le *punctum* de Barthes –, qui se déploie en repentir et en courtes asyndètes, pour révéler la vie tombée, et violemment précipitée, d'Unica Zürn. Ces ruines ouvrent d'abord un espace de silence et ensuite une mimésis qui fait écho, à travers des biographèmes, aux traits de nuit sur la nuit du monde. Dans ce livre aussi beau qu'inclassable, comme dans les précédents, Perrine Le Querrec sait donner image et voix : voix de poupée ficelée et décapitée, empêchée et meurtrie de Zürn, mêlée à celle, tentaculaire et inquisitrice, de l'artiste Hans Bellmer. Médicaments, internement et passion fusionnelle ont eu raison de la raison et l'écriture, par fragments et déflagrations, casse le nappé, dévoile l'enchaînement des chutes, des hallucinations, des « petits cris de douleurs ». Elle trace les limites du possible, les instants intensifiés, la folle volonté d'excéder le monde. Zürn n'aura cessé d'attendre un miracle, de méditer sur l'inaccessible butant sur le réel qui ne se donne qu'en se dérochant. Dans ces bribes de notations entrecoupées de silence et de rature, Le Querrec s'efface, elle est de ces rares et précieux écrivains qui refusent la poésie subjective, « horriblement fade » (Rimbaud) pour mieux faire entendre une épiphanie de voix qui s'affranchit des enchaînements, et qui met à nu les muscles et les nerfs du langage. Il y a, dans ces textes, un accès au singulier, une proximité latérale avec un destin mais aucune tentative de recouvrement du gouffre dans lequel s'est enfermé Zürn. La délicatesse sèche d'une écriture du constat ne s'égare dans aucun pathos. « Quand l'amour se meut en perpétuelle humiliation / Il faut toutes affaires cessantes / Courir se retrouver. »

Pascal Boulanger